

n'étaient plus que quatre cent quarante, ayant perdu huit cent soixante et dix hommes pendant la *noche triste* et les combats qui la précédèrent ou la suivirent. Les Tlaxcaltèques, fidèles à leurs alliés, leur prodiguèrent les secours dont ils avaient tant besoin, les marques d'amitié et de compassion pour leurs malheurs. Les quatre chefs de la république, accompagnés d'un des principaux seigneurs de Huexotzinco et d'une multitude de nobles allèrent à Hueyotlipan les recevoir. Le prince Maxixcatzin, quoique très affligé de la mort de doña Elvira sa fille, essaya de consoler Cortez en lui promettant une prompt vengeance. Le général le remercia et lui donna l'étendard mexicain. Les chefs, les nobles, les femmes et tout le peuple tlaxcaltèque demandaient à se venger et promirent à Cortez les secours des forces entières de la république.

Après trois jours de repos, les Espagnols se rendirent à Tlaxcala où ils furent encore mieux accueillis que la première fois; le sang avait cimenté l'alliance des deux peuples. Tandis qu'ils se reposaient et pansaient leurs blessures, les Mexicains cherchaient à remédier aux maux dont ils avaient souffert depuis l'arrivée des étrangers. Indépendamment des trésors dissipés en ambassades et en présents, la gloire des armes mexicaines s'était tellement obscurcie que plusieurs provinces avaient secoué le joug de la domination de Mexico; ses ennemis étaient devenus plus insolents; la capitale avait la plupart de ses édifices en ruines; une bonne partie de la famille royale et de la noblesse avait été tuée; la dissension régnait parmi les principaux personnages de la cour; les uns avaient pris le parti des Espagnols lorsque Moctezuma vivait encore, d'autres leur témoignaient une haine acharnée. Ces dissensions s'éteignirent en présence des malheurs communs et de l'effrayante mortalité qui avait moissonné les plus illustres chefs de la nation.

Les Mexicains avaient besoin d'un homme énergique pour réparer leurs désastres, ils choisirent Cuitlahuatzin peu de jours avant ou après la nuit du 4^{er} juillet. J'ai déjà dit qu'il

était frère de Moctezuma, seigneur d'Ixtapalapan et général de l'armée; homme de beaucoup de talent, généreux et magnifique comme son frère, il avait un goût particulier pour l'architecture et la botanique; ses palais et ses jardins conservèrent longtemps après la conquête une juste renommée de splendeur. J'ai vu dans le cabinet de l'empereur Maximilien à Chapultepec et chez M. Orozco y Berra deux vases en terre cuite de plus d'un mètre de hauteur, d'une élégance et d'un travail merveilleux, trouvés récemment à Ixtapalapan dans les anciens jardins de Cuitlahuatzin, et qui témoignent des goûts de ce prince pour les beaux-arts. Sa bravoure et ses capacités militaires le rendirent célèbre parmi ses nationaux et redoutable aux Espagnols.

Aussitôt que furent terminées les fêtes de son couronnement, pendant lesquelles on sacrifia les Espagnols faits prisonniers à Mexico, il donna des ordres pour faire réparer les temples et les édifices incendiés, améliorer et développer les fortifications de la capitale; il envoya des courriers dans toutes les provinces de l'empire pour les engager à concourir à la destruction des étrangers, promettant de ne plus exiger de tributs de toutes celles qui prendraient les armes en faveur de la couronne. Il envoya même à Tlaxcala une ambassade chargée de présents, demander au sénat, au nom de leur commune origine, de leur même langue et de leur même culte, de chasser les Espagnols dont la soif insatiable d'or avait causé tant de malheurs aux habitants de l'Anahuac; il promettait aux Tlaxcaltèques, pour prix de leur condescendance, la liberté de commerce et une alliance éternelle.

Après un débat très vif entre le jeune Xicotecatl qui ne pouvait pardonner ses défaites aux Espagnols, et le prince Maxixcatzin, leur ami le plus dévoué, débat qui se traduisit même par des voies de fait à la suite desquelles Xicotecatl fut mis en prison, le sénat se rangea du côté de Maxixcatzin et, tout en acceptant l'amitié de la cour de Mexico, refusa de mettre la main sur leurs hôtes. Les quatre sénateurs

renouvelèrent le serment d'obéissance au roi d'Espagne et se firent instruire et baptiser dans la religion catholique. A part quelques Espagnols qui moururent à Tlaxcala, les autres se rétablirent en peu de temps, et Cortez, songeant sérieusement à la conquête de Mexico, fit couper des bois pour construire treize brigantins destinés à l'attaque de la capitale par la lagune. Il ranima le courage de ses compagnons résolus de retourner à Vera-Cruz, il leur fit entrevoir les dangers de ce voyage et les décida à le suspendre jusqu'à la fin d'une expédition qu'il préparait contre Tepeyacac, — province qu'il ne faut pas confondre avec la ville de ce nom, située près de Mexico, et appelée de nos jours Guadalupe.

Les seigneurs de cette province, limitrophe de Tlaxcala et de Puebla, s'étaient spontanément déclarés amis des Espagnols et sujets du roi d'Espagne, le lendemain du massacre de Cholula. Après les événements du mois de juin et de la *noche triste*, ils se remirent sous l'obéissance du roi de Mexico, et, pour gagner ses faveurs, ils tuèrent plusieurs Espagnols qui cheminaient tranquillement sur la route de Vera-Cruz, ignorant ce qui se passait dans la capitale. Cortez voulut leur faire la guerre, moins pour les châtier de leur perfidie que pour rendre libre la route de Vera-Cruz et recevoir facilement les secours qu'il en attendait. Le jeune Xicontecatl, ému de ce que Cortez l'avait fait mettre en liberté, le poussait à cette expédition et, pour lui enlever sur la nature de ses sentiments les doutes que sa récente conduite au sénat devaient faire naître, il s'offrit à l'aider de tout son pouvoir. Le général accepta son concours; néanmoins, avant de commencer la campagne, il demanda aux seigneurs de Tepeyacac des satisfactions qui lui furent refusées. Il partit alors avec quatre cent vingt Espagnols et six mille archers Tlaxcalèques, en attendant que Xicontecatl eût réuni les cinquante mille hommes qu'il lui avait promis. A Tzimpantzinco, ville de la république, il lui arriva tant de troupes de tous les côtés du territoire de Tlaxcala, de

Huexotzinco et de Cholula que son armée monta, dit-on, à plus de cent mille hommes.

La première bataille eut lieu à Zacatepec où l'ennemi s'était embusqué et laissa beaucoup de morts. La seconde se donna sous les murs d'Acatzinco — douze kilomètres au sud de Tepeyacac — où les Espagnols entrèrent triomphants. Après de légères escarmouches l'armée pénétra dans Tepeyacac sans nouveau combat. Pour punir cette ville, il déclara esclaves presque tous les prisonniers; selon la coutume barbare de cette époque, il les fit marquer au fer rouge et prit la vingtième partie pour le roi d'Espagne, et distribua les autres à ses officiers comme à ses alliés. Il y fonda une colonie, c'est à dire, qu'il fit administrer la ville par des magistrats espagnols et qu'il y créa une petite fortification.

Les Mexicains qui tenaient garnison dans cette province, n'étant pas en nombre suffisant pour se mesurer avec les confédérés, se retirèrent et allèrent renforcer Cuiclahuatzin qui se montrait à la tête d'une puissante armée dans les environs de Quauhquechollan, prêt à disputer à Cortez le passage de la capitale, s'il tentait de le forcer de ce côté. Quauhquechollan, petite ville située à quarante-cinq kilomètres au sud-ouest de Tepeyacac, contenait cinq à six mille familles. Elle était naturellement défendue, d'un côté, par une montagne escarpée, et de l'autre, par deux rivières; un mur très épais en pierres l'entourait; pour pénétrer dans Quauhquechollan il fallait passer par quatre portes percées dans un double mur circulaire.

Le seigneur de cette ville, ami de Cortez, lui envoya une ambassade renouveler ses serments de fidélité à la couronne d'Espagne, prêtés lors de l'assemblée de la noblesse, présidée par Moctezuma, et lui dire qu'il ne pouvait y aller lui-même, en étant empêché par trente mille Mexicains logés en partie dans la ville, en partie battant les campagnes voisines; il le suppliait, en outre, de venir le délivrer au plus tôt. Cortez y consentit immédiatement et dirigea sur Quauhquechollan treize cavaliers, deux cents fantassins espa-

gnols et trente mille hommes de troupes auxiliaires sous le commandement d'Olid. A seize kilomètres avant d'arriver à cette ville, le capitaine Olid soupçonna les Huexotzincas d'être secrètement alliés aux Mexicains et aux soldats de Quauhquechollan pour exterminer les Espagnols. Ce soupçon, basé sur des rapports sinistres et la grande quantité de Huexotzincas enrôlés spontanément sous la bannière de Cortez, changea le plan d'Olid qui marcha sur Cholula, envoya sous bonne escorte, à son général, les principaux chefs huexotzincas et les messagers de Quauhquechollan, avec prière de vérifier leur trahison.

Quoique froissé de cette conduite envers les confédérés, Cortez les interrogea prudemment, reconnut leur innocence, les combla de bienfaits, leur dit que le malheur avait rendu ses compagnons méfiants et timides, les ramena à Cholula, prit lui-même le commandement de l'armée et la conduisit à Quauhquechollan. A peine était-il en vue de la ville que les habitants prirent d'assaut les habitations des Mexicains et lui envoyèrent quarante prisonniers. Le général entra dans la ville dont les portes lui furent ainsi ouvertes; il fit attaquer aussitôt le quartier des officiers, qui se défendirent avec un tel acharnement que tous furent tués, au grand regret de Cortez qui désirait obtenir d'eux des renseignements sur la situation de la capitale. Les officiers dispersés dans d'autres maisons réussirent à s'échapper et à rallier le gros de l'armée qui campait dans les environs.

Sans perdre de temps, les Espagnols allèrent au devant de l'ennemi qui venait à leur rencontre. Les officiers mexicains étaient richement vêtus, couverts d'or et de plumes; Cortez affirme que jamais il ne vit armée plus belle et plus brillante. Après une lutte meurtrière les Mexicains durent céder la place et, poursuivis vigoureusement, se réfugièrent sur une haute montagne, abandonnant leur camp et leurs morts. Les alliés rentrèrent en ville chargés de dépouilles et se reposèrent pendant trois jours. Le quatrième jour ils se rendirent à Itzocan, autre jolie petite ville des environs,

défendue par trois mille habitants et cinq mille Mexicains. L'attaque et la défense ne durèrent pas longtemps; les Mexicains s'enfuirent, brûlant les ponts jetés sur le ruisseau qui entourait la ville, pour retarder la marche des Espagnols lancés à leur poursuite; les habitants se sauvèrent également; mais Cortez fit rentrer tous ceux qui voulaient revenir dans leurs foyers; il se contenta d'incendier les temples pour empêcher les sacrifices humains. Le seigneur d'Itzocan, membre de la famille royale de Moctezuma, était absent, il avait déposé le légitime gouverneur pour se mettre à sa place; son absence fournit aux nobles de cette ville, qui ne l'aimaient pas, le prétexte de le remplacer, et le gouvernement de la province fut donné au fils du seigneur de Quauhquechollan.

Ces succès attirèrent une foule de caciques qui venaient prêter hommage au roi d'Espagne et grossir les rangs de la confédération. Cortez retourna à Tepeyacac et profita de son séjour dans cette province centrale pour châtier et soumettre, au moyen de ses lieutenants, les populations qui s'étaient montrées hostiles aux Espagnols. A Tochtepec, il perdit le capitaine Salcedo et quatre-vingts soldats qui furent tués en assiégeant cette grande cité. Cet échec fut vengé par Ordaz et Avila qui prirent la ville à l'aide de vingt mille alliés. Une autre perte plus inquiétante fut celle des soldats qui désiraient depuis longtemps retourner à Cuba. Cortez, préférant avoir avec lui peu de monde que beaucoup de mécontents, renvoya tous ceux qui voulurent partir. Heureusement, ce vide fut vite comblé. Des Espagnols débarquèrent en grand nombre à Vera-Cruz, avec des armes, des chevaux et des munitions; les uns venaient du Cuba renforcer les troupes de Narvaez, les autres venaient de la Jamaïque à destination de Panuco; tous se rangèrent aussitôt sous le commandement de Cortez.

Les victoires des Espagnols et la multitude de leurs alliés grandirent tellement le nom du général et son autorité qu'il devint l'arbitre suprême de toutes ces provinces; il jugeait

les différends entre les chefs d'État et confirmait leur investiture aux États vacants. Cuiclahuatzin mourut à cette époque de la petite vérole, introduite au Mexique par un esclave maure appartenant à Narvaez, et qui la communiqua à des personnes de Cempoalla. Cette maladie se propagea dans tout l'empire avec une effrayante rapidité; elle causa la mort de milliers d'individus et dépeupla des villages entiers. Quauhtemotzin, neveu du roi défunt qui ne régna que trois ou quatre mois, remplaça son oncle sur le trône; il était âgé de vingt-cinq ans et avait épousé sa cousine Teuichpotzin, fille de Moctezuma. Le prince Maxixcatzin mourut également pendant l'absence de Cortez qui le pleura sincèrement, car il l'aimait beaucoup et lui devait l'alliance précieuse des Tlaxcaltèques avec les Espagnols.

Le général envoya, par son capitaine Ordaz, à l'empereur Charles-Quint, une relation détaillée de tout ce qui s'était passé au Mexique depuis son arrivée; il chargea pareillement le capitaine Avila d'aller à Saint-Domingue chercher des renforts pour la conquête de Mexico; puis il se rendit lui-même de Tepeyacac à Tlaxcala où il arriva en costume de grand deuil en signe de la douleur que lui avait causée la mort de Maxixcatzin. A la prière des Tlaxcaltèques, il nomma, au nom du roi d'Espagne, Jean Maxixcatzin, fils du prince de ce nom, au gouvernement, alors vacant, d'Ocotelolco, un des quatre principaux États de cette république.

Cuicuitzcatzin, élu empereur d'Acolhuacan par Moctezuma, à la place de Cacamatzin, mourut aussi; de retour de Texcoco, après son élection, il était resté prisonnier de Cortez; parti de la capitale à la suite des Espagnols avec les autres prisonniers, il les accompagna jusqu'à Tlaxcala. Désirant monter sur son trône, il s'enfuit secrètement à Texcoco où régnait, par droit de succession, son frère Coanacotzin. A peine y fut-il arrivé que les ministres se saisirent de sa personne et firent avertir Coanacotzin qui se trouvait alors à Mexico. Celui-ci demanda conseil à son neveu Quauhtemotzin sur ce qu'il fallait en faire?

— « C'est un espion des Espagnols, répondit le roi, il faut le tuer. »

En mettant son frère à mort, Coanacotzin se débarrassait d'un prétendant et suivait le conseil de son parent et allié le roi de Mexico; ces deux raisons lui parurent bonnes; l'arrêt fut signé et Cuicuitzcatzin tué le lendemain. Ainsi périt ce monarque qui ne régna jamais.

Cortez, ne perdant jamais de vue ses projets de conquête, veillait attentivement, de Tlaxcala, à la construction des brigantins et à la discipline de ses soldats. Il obtint du sénat plusieurs centaines d'hommes pour transporter les voiles, les câbles et tous les matériaux des navires qu'il avait fait désenlever l'année précédente. Il prévint les Huexotzincas, les Cholultèques et les Tepeyacqueños qu'il fallait réunir des troupes et des approvisionnements de bouche et de guerre pour la grande armée qui devait assiéger Mexico. Lorsqu'il se crut en mesure de commencer ses opérations, il passa la revue de ses compagnons; ils étaient quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins; il divisa les premiers en quatre détachements de dix cavaliers chacun, et l'infanterie en neuf compagnies, les unes ayant des armes à feu et les autres des armes blanches. A cheval, devant cette petite troupe, il lui adressa les paroles suivantes :

— « Amis et compagnons! il est inutile de vous faire un discours pour vous encourager à vous montrer de valeureux soldats; tous, vous vous sentez obligés de réparer l'honneur de vos armes et de venger la mort de vos compatriotes et de vos alliés. Nous allons à la conquête de Mexico, entreprise la plus glorieuse qui puisse jamais se présenter dans votre vie. Nous allons châtier à la fois la perfidie, l'orgueil et la cruauté de nos ennemis, étendre les domaines de notre souverain, lui donner un empire aussi vaste que riche, aplanir le chemin de l'Évangile, ouvrir les portes du ciel à des millions d'âmes, assurer, avec la fatigue de quelques jours, le bien-être de nos familles et rendre notre nom immortel. Ces aiguillons, capables de changer des poltrons en